

Iryna Beschetnova

Monologues de réfugiées ukrainiennes

Lucia

Je suis confrontée au choix. Dans un supermarché rempli de toutes sortes de choses, je m'intéresse au rayon café. Je peux pas dire que le café soit ma boisson préférée, mais parfois, il sauve vraiment ma journée. En plus là, je peux rêver qu'un jour peut-être j'aurai à nouveau une maison et des amis qui viendront pour boire un café.

Les étagères regorgent de paquets de différentes tailles et couleurs, du brillant au doré en passant par toutes les nuances de brun. Les paroles d'une pub sur l'Arabica et le Robusta surgissent dans ma tête. Pour moi, ces mots ressemblent à des prénoms de filles de pays lointains. Je n'ai jamais saisi quel était le point et quelle est la différence entre elles.

Une dame prend avec certitude un gros paquet, c'est Lavazza, et elle cherche le suivant. Je pense qu'elle est accro au café.

L'homme de droite se pince les sourcils d'un air pensif et me demande soudainement : Excusez-moi, savez-vous si l'Arabica est meilleur ? Je hausse les épaules, confuse et avec les yeux arrondis. Après avoir hésité, l'homme choisit un pack tout simplement plus grand.

Je regarde les gens prendre de gros paquets de café et je pense : ces gens possèdent des maisons, j'en suis certaine, où ils peuvent boire du café calmement et lentement, aujourd'hui, demain, après-demain, avec de la perspective stable. Il est donc logique de faire des réserves.

Parce que de si gros paquets de café ne sont pas achetés par les gens qui vivent par ici aujourd'hui, et on ne sait où demain. Comme moi. Non, j'ai une maison. Je ne peux tout simplement pas y retourner pour le moment. Je ne peux pas encore y retourner. Mais je pense que je le ferai bientôt. Je pense que ce sera déjà bientôt. Oui, je l'espère. Oui. Mais pour l'instant, je prends un petit paquet...

Iryna

- (peut-être, sur la façon dont j'ai vécu dans le métro de Kharkiv pendant 10 jours et 10 nuits)

- (peut-être, à propos de la marche le long des traverses dans le tunnel du métro jusqu'à la gare)

- (ou peut-être sur comment il n'était pas clair si le train voulait ouvrir ses portes à la ville de Poltava, où ma fille m'attendait, et en général, où il allait, ce train)

- (et si sur comment à Poltava un mec m'a conduit gratuit de la gare, j'avais peur qu'il soit maniaque, mais il a fondu en larme et m'a donné de l'argent. Il s'appelait Edyk)

- (ou sur comment nous attendions les trains à Poltava, et nous parlions à une femme inconnue, et quand un train bondé est arrivé et n'a pas voulu ouvrir la porte, et cette femme, elle a dit que nous étions ses proches (fille et petite-fille), et puis ensemble nous sommes montées dans le vestibule pour y passer 18 heures, et les gens étaient allongés dans les couloirs, et tout le monde enjambait un soldat fatigué, et il n'y avait pas de lumière dans les toilettes, et il n'y avait pas de lumière du tout, à cause de ce couvre-feu imposé ; elle s'appelait Svitlana)

- (peut-être, comme tout le monde avait peur du bruit d'un train qui passait, pensant qu'il s'agissait de fusées)

- (ou peut-être vaudrait-il mieux raconter sur une femme qui a commencé l'accouchement dans la voiture voisine, et que l'ambulance l'attendait à la gare de la ville Zdolbouniv, et j'étais heureuse que nous arrivions bien plus tôt que je le pensais, car c'était très inconmode de dormir assise à côté des WC, nous devons nous lever tout le temps, car le matin tout le monde y allait, mais avant cela nous étions assise dans le vestibule sous la porte, et de l'eau coulait le long de la porte donc sous nous tout était mouillé, et j'avais aussi peur que la vitre de la porte puisse être tirée)

- (ou mieux encore, comme à Lviv sécurisée nous sommes restées chez des inconnus, suite aux conseils d'une femme que nous connaissions pas)

- (et peut-être, comme c'était étrange à Lviv de ne pas marcher vite et de ne pas se pencher, et d'apprendre à ne pas avoir peur des sons forts)

- (et aussi, comme j'ai fondu en larmes dans un café parce que j'étais dans le café et que les autres, ils sont restés loin et à ne plus pouvoir faire ainsi)

- (et peut-être, comme on roulait avec un chauffeur à travers les montagnes et les postes de contrôle, et qu'il nous a dit ce que disent les diseuses de bonne aventure : la fin de la guerre viendra dans 4 semaines)

- (ou, par exemple, comme en Slovaquie, j'ai finalement acheté un jean, car je n'avais qu'un sac à dos avec un seul plaid, et j'étais dans les mêmes immenses joggings dans lesquels je vivais jour et nuit à la station de métro de Kharkiv)

- (et puis, comme le lendemain nous partions pour Bratislava, et il y avait trois femmes slovaques dans le coupé avec nous, nous parlions un mélange des langues, et elles ne croyaient pas que nous étions réfugiées, que nous étions en guerre, et nos photos de notre maison détruite, elles avaient déjà vu, ces photos, donc elles étaient fausses, elles dataient de 2014, et s'il y a quelque chose, ce n'est pas poutine, mais les Banderistes, et quand on s'est approché de la ville de Poprad, elles étaient contentes de nous montrer leur jolie maison près de la gare)

- (ou bien, comme on a rencontré par hasard mon ancien professeur d'anglais, venu de Manchester pour faire du bénévolat à la frontière. Il s'appelait Bryan)

- (ou mieux, comme à Vienne, les masques anti-covids étaient obligatoires partout, et c'était étrange parce que la guerre avait mis tout cela de côté, et quand dans un McDonald's on m'a exigé un certificat anti-covid, et que j'ai dit que nous étions réfugiées, cette Philippine s'est immédiatement adoucie et a commencé à pleurer parce qu'elle était elle-même réfugiée)

- (et à la fin, peut-être : comme nous nous sommes envolés pour la France et avons été accueillis par mes amis)

Non, désolée, j'ai rien à vous raconter...

Tania

J'ai honte de me sentir mal. Je ne peux pas me sentir mal quand je suis entourée de gens si généreux. Je ne peux pas avoir de saignements utérins quand les gens là sont si sympathiques.

Nicolas nous a attribué une chambre dans sa maison belge. Il a comblé par nous le vide de sa grande maison froide et sa solitude. Je lui en suis très reconnaissante ! Chœur : nous lui sommes très reconnaissantes ! On avait la cuisine, les toilettes et de la liberté presque totale. Mais on ne peut pas dire que c'était complètement gratuit. Nous l'avons payé par des conversations polies sur des sujets qui ne nous intéressaient pas, en français, que nous connaissions à peine. Même quand nous n'en avions pas envie. Même quand c'était ennuyeux. Même quand on se sentait mal et qu'on n'était pas d'humeur. On peut pas dire que nous avons de la liberté totale : la communication, elle était obligatoire.

Nicolas est scientifique, je suis comédienne, malheureusement. Malheureusement, parce que nous ne sommes pas du tout intéressés par l'activité l'un de l'autre. Autre chose : je veux parler de notre guerre, mais j'écoute parce que Nicolas a aussi quelque chose à dire à ce sujet, et son français est parfait. Mais Nicolas est vraiment quelqu'un de bien. Et moi, nous lui sommes très reconnaissantes. Il est délicat, il ne nous force pas, mais les règles sont les suivantes : le petit déjeuner est sucré, le dîner vers 21 heures. Je n'aime pas le sucré, je ne dîne pas si tard, mais je prends un petit déjeuner sucré, je dîne à 21 heures, je dis merci, je ne dis pas que je me sens mal. Nicolas essaie de nous divertir avec des voyages. La Tour Eiffel, etc. Je n'aimerais pas voyager en ce moment, je n'ai pas envie, parce que dans mon pays... Mais je ne le dis pas, car Nicolas peut devenir triste. Alors on y va. C'est beau là-bas, et on n'en a pas besoin du tout.

Nicolas reçoit des invités à la maison. Ils ont des enfants en bas âge et ils veulent parler des enfants en bas âge. Nicolas veut parler de science. Je veux parler de notre guerre. On a besoin d'un compromis. Donc nous parlons d'abord des enfants, après de la science. Puis Nicolas parle de notre guerre, et les invités l'interrompent : tout le monde a quelque chose à dire à ce sujet. Mais les gens sont vraiment très gentils. Ils nous demandent comment on se sent en Belgique, si je bois de la ghorilka (ils disent la vodka, comme les russes), parce qu'ils savent qu'en Ukraine, tout le monde en boit. Je ne bois pas de ghorilka, tout cela ne

m'intéresse pas, je veux que pleurer et parler de notre guerre. Mais je les écoute parler de la science, des enfants, de voyages intéressants, de leurs nouvelles montres coûteuses, de notre guerre, de la terrible inflation belge de 3 %, etc. J'essaie de dire quelque chose en français, je ne comprends pas bien, je souris poliment, je bois du vin, j'écoute de la musique. Ensuite, j'ai des saignements utérins. Maintenant, je ne suis obligée de partir en voyage, je ne suis obligée d'écouter sur la science, je peux m'asseoir dans ma chambre et pleurer calmement. Maintenant, je peux dire que je me sens mal. Maintenant, tout le monde comprend que j'aie de la guerre. Ils disent : regardez, elle saigne de la guerre, vous voyez, ne la touchez pas, laissez-la se reposer. Les gens sont vraiment très sympas.

Natacha

Nous avons traversé la frontière en mars 2022. Il y avait un grand afflux ces jours-là et les pays n'étaient encore pas bien préparés.

En Allemagne, toute ma grossesse s'est déroulée dans des camps. Berlin, l'ancien aéroport de Tegel, c'était notre premier, et c'était le cauchemar... la bouffe était merdique, j'étais enceinte et je n'avais pas mangé depuis presque 3 jours. Je me nourrissais de pain et de beurre, parce que quand on est venus, la nourriture n'avait pas encore été apportée.

Les conditions n'étaient pas non plus 5 étoiles : un immense hangar divisé en secteurs par des cloisons en plastique, 10 lits superposés avec des gens inconnus dans chaque secteur. On baignait à l'extérieur dans des caravanes, c'était bien que ce soit le printemps, mais il faisait encore froid.

Mais à mon avis, rien n'est comparable au camp de Giessen. Ce vieux bâtiment de maison de retraite avec des rats de la taille des poules et des murs qui s'écaillent. Des lits fins dépliés réservés aux femmes et aux enfants, toutes les autres personnes dormaient sur de fines nattes au sol. Les toilettes sont épouvantables, la nourriture est dans des sacs en plastique et les portions sont celles d'enfants. Nous y avons vécu pendant deux semaines et beaucoup d'entre nous sont retournés chez eux. Mais comme il n'y avait nulle part où retourner, on endurait...

Puis c'était le camp de Dautphetal. Après Tegel et Giessen, il semblait être un paradis : un gymnase avec des tentes pour 12 personnes, de même des lits dépliés, mais déjà pour tout le monde, et la nourriture, ces sandwiches, ils semblaient tout simplement luxueux, du moins durant les deux premières semaines. Puis j'ai commencé à souffrir de toxicose. Je ne consommais que du pain et du thé pendant un mois, et on baignait encore à l'extérieur, mais c'était déjà l'été.

Notre camp suivant était en Pfungstadt. Un ancien bureau, mais les conditions y étaient meilleures que dans les trois premiers camps. Nous partagions une chambre avec des réfugiés Africains, nous mangions des sandwiches et parfois de la nourriture normale, et nous nous baignions comme toujours à l'extérieur.

L'été passa et nous fûmes transférés à Babenhausen. Et ce n'est qu'à ce moment-là qu'on a commencé à vivre presque normalement. L'appartement était destiné à trois familles, mais chaque famille possédait sa propre chambre. Et c'était une telle joie de pouvoir s'enfermer et de faire ce qu'on voulait, sans interactions imposés...

L'état a également commencé à nous aider en nous donnant de l'argent, car pendant tout ce temps dans les camps, nous n'avions pas reçu un seul centime, donc 7 mois sans argent...

Nous venions de la région de Kherson, non loin du village Tchernobaïvka, qui était occupé par les russes. Il est possible d'imaginer quel genre d'enfer c'était. Alors nous étions heureuses de recevoir même de tel accueil en Allemagne.

Katia

(peut-être : certaines phrases sont prononcées par Katya, d'autres par l'examinat.eur.euse (à la décision du/de la mett.eur.euse en scène))

Bonjour, je m'appelle Katia. Je viens de la ville de Kharkiv, en Ukraine.

Le sujet du billet : Ma maison.

À Kharkiv, nous vivions dans notre propre maison. Mon père l'avait construite lui-même. C'était une grande maison à un étage. Elle comportait quatre pièces : un salon, deux chambres, un bureau, une cuisine et une salle de bains.

Depuis avril 2022, nous vivons en France dans un appartement loué : moi, mon mari, 67 ans, handicapé, atteint d'un cancer ; mon fils, 17 ans, écolier, et mon frère, 63 ans. Le développement mental de mon frère correspond maintenant à celui d'un enfant de 10 ans ; il a été victime d'un accident vasculaire cérébral en Ukraine. Nous y avons loué un appartement car mon fils étudie à l'école ici, il lui reste un an d'études.

Le salon était la plus grande pièce de notre maison, avec une superficie de 45 m². Nous y disposions d'un coin détente composé d'un canapé en cuir, de deux chaises et d'une table. Au centre se trouvait une table ronde. À gauche, il y avait un placard. Le sol était recouvert d'un tapis.

Maintenant, notre appartement est très petit et très cher pour nous (670 euros + électricité). Il est humide, froid, avec de la moisissure. Il y a un studio avec une cuisine et une chambre. Notre appartement ressemble à un compartiment de train. Mon frère dort dans les toilettes, car il manque de l'espace. Pendant la journée, nous pouvons nous allonger à tour de rôle.

Dans chaque chambre, il y avait de grands lits confortables. Il y avait des miroirs, un lampadaire et des étagères près de la fenêtre.

J'ai contacté la mairie, j'ai contacté des associations. Il n'y a pas eu de résultat. Nous sommes sur la liste d'attente d'un logement social depuis 8 mois. Ils nous ont posé une condition : je dois trouver un CDI, ensuite ils chercheront des opportunités. Mais en raison de la maladie de mon mari, je dois l'accompagner à l'hôpital où il est préparé pour une greffe de foie. Nous

avons six rendez-vous ce mois-ci. Il m'est donc très difficile de trouver un emploi permanent. Dites-moi, s'il vous plaît, la situation est-elle dans l'impasse ?

La cuisine était spacieuse. Il y avait une grande table dans le coin droit. Il y avait des chaises autour de la table et une nappe sur la table. Il y avait un buffet avec de la vaisselle contre le mur.

J'ai écrit à la préfecture pour demander au moins une pièce en plus. Mais silence radio. Le désespoir m'envahit, je veux rentrer chez moi, dans des conditions dignes pour les êtres humaines... Mais bon, je me dis que Jésus était aussi réfugié. Et c'est ainsi que nous vivons et nous endurons.

Notre maison était très confortable. Toute ma famille s'y retrouvait.